

KÒKÒT E FIGAWO (5^{ÈME} PARTIE)

Reynald Altéma, MD

Ce baiser innocent et cette déclaration d'amour chargée d'étincelles avaient transformé Marguerite. Elle avait en permanence un sourire, sa démarche ressemblait à l'allure d'une gazelle, sa prestance à celle d'une princesse, son aplomb à la résilience du sphinx, son essor à la félicité d'une jeune demoiselle choyée spécialement pour se sentir femme. Le cristal de l'œil de Marguerite reluisait d'un éclat adoucissant, donnant à son regard un aspect velouté. Cette nouvelle attitude n'échappa pas aux yeux de sa tante dont l'intuition de femme devina la vérité : une jeune fille amoureuse. Une telle attitude naïve, pourtant spontanée de la part de Marguerite, mais ostentatoire pour sa tante, cristallisait un pied de nez, donc un affront et une impertinence. Cette disposition d'esprit ne découlerait que d'une liaison défendue, dangereuse, évoluant sous son nez, autant dire l'offre d'un thé d'absinthe qui ne servirait qu'à augmenter le fiel ressenti. Piquée au vif, sa tante souhaitait que, dans le meilleur des cas Marguerite ne fit que sortir de l'œuf et éventuellement, pour trouver la chaussure à son pied, elle agirait comme Choucouné. Dans le cas contraire, pour prévenir que Marguerite ne subisse le sort de la malchanceuse [Ourika](#), sa tante relèverait le défi pour contrecarrer ce nouvel état des choses. Dans un mélange de patience et d'astuce, la tante envisagea une nouvelle stratégie : prendre le taureau par les cornes lestement, sans avoir les mains lestes, comme dans un jeu d'échecs.

L'astuce signifiait un comportement et des décisions imprévisibles, surtout à la dernière minute. Sa tante se posa ces questions : où, comment et quand se rencontrèrent-ils et surtout se communiquèrent-ils ? Les options pour les colombes étaient limitées. Les élèves échangent des billets depuis la nuit des temps et cela ne cessera jamais. Jusqu'à présent, malgré toute sa diligence, la tante restait bredouille. Marguerite la matait à plate couture. Dans sa position de chasseuse, la tante devait trouver une formule pour rabattre le gibier. Aux grands maux, de grands remèdes avait-elle appris depuis sa jeunesse.

Quatre ans plus tard, au campus de l'Université de Montréal, en prélude aux Jeux olympiques de 1976, en ce mois d'août 1974, plusieurs pays envoyèrent leurs équipes pour prendre part à des rencontres amicales. Cuba, Haïti et la Jamaïque étaient parmi les participants. L'équipe de volley-ball d'Haïti avec une étoile du nom de Jonas faisait jaser ses fans qui anticipaient une médaille éventuellement. La réalité démontrait une équipe talentueuse, mais limitée. Les joueurs étaient habitués à évoluer sur un sol cimenté et évitaient les sauts acrobatiques pour s'épargner des blessures. Cet instinct les animait lorsqu'ils s'affrontaient sur le parquet, une surface beaucoup plus clémentine pour le corps humain. Tout de même, malgré cette faiblesse, les athlètes haïtiens offraient un spectacle impressionnant. Jonas se trouvait en milieu idéal sur le parquet et ses ébats athlétiques épataient la foule d'émigrés venus en masse pour supporter l'équipe. Maître d'un corps bien sculpté, il attirait assez de membres du genre opposé. « La chair est faible », avouait-il parfois dans un simple murmure, la discrétion étant son *modus vivendi*. Dépourvu de contraintes, car il n'était plus un séminariste et maintenant gâté par les jeunes demoiselles qui raffolaient des célébrités, Jonas évoluait de son propre poids. Il voulait à tout prix oublier l'expérience amère et humiliante avec les proches de Marguerite un an plus tôt. Elle vivait au Canada depuis quatre ans et à cause de son père, il avait freiné son entrain. Il était en conflit une fois de plus, dégouté du traitement reçu, mais retenant toujours des souvenirs agréables de la première fille qui avait amadoué son cœur. Il avait son numéro de téléphone, mais retardait la décision de le composer.

Le séjour à Montréal devait durer 7 jours et les athlètes se logeaient au campus. Un boulevard très proche, Côte-des-Neiges, réputé pour ces bars et boîtes de nuit, assouvait la soif

pour le divertissement des athlètes le soir. Ils fanfaronnaient en déambulant bras dessus bras dessous avec une « blonde » qui les accompagnait à leur lit. Jonas ne résista pas à cette tentation. 2 jours plus tard, le cœur battant la chamade, il composa le numéro de Marguerite. Elle ne répondit pas, mais il laissa ce message : « Allô Marguerite, c'est Jonas. Comment vas-tu ? Je suis de passage à Montréal et j'y serai pour les cinq prochains jours. Je suis au campus de l'Université de Montréal. Nous jouons un match cet après-midi. » Il laissa le numéro de téléphone de la cabine qu'il utilisait avec cette instruction : « Tu sonnes et raccroches après trois coups. Tu me rappelles immédiatement et je répondrai. »

Marguerite ne répondit pas, car elle ne possédait ni la volonté ni la possibilité de l'accomplir, car elle succombait aux affres d'une gueule de bois. La soirée d'avant, elle avait pris une cuite. L'alcool depuis déjà des mois était devenu une source de soulagement et d'évasion pour la douleur lancinante qui rongait son cœur brisé. Ce revers amoureux aux mains de son premier bien-aimé blessait spécialement, car elle avait tout risqué pour maintenir la liaison : les gâteries de ses parents, un train de vie aisé et, comme récompense, elle avait reçu l'exil dans un pays froid. Les lettres passionnées de Jonas compensaient ces pertes. La rupture soudaine de leur échange épistolaire avait ouvert la porte d'une caverne emportant vers le monde abject du rejet. Ce mot qui n'existait pas dans son lexique s'exprimait par une lente et inéluctable suffocation d'une part et une apoplexie tout de go, d'autre part. La prise de position de Jonas sans aucune explication, et son épanouissement sur le terrain de jeu, de son point de vue, se nouèrent comme une queue d'aronde, paraissait-il. Le dépit, la jalousie, la honte, s'entrelacèrent pour la tétaniser tandis que la panique provoquée par une perte si lourde amorça une déprime qui balayait son assurance et germaisait la haine. Sa peau recevait une douche d'une eau souillée laissant une couche gluante, gênante. Son âme, tout comme sa peau, recherchait fiévreusement une eau limpide pour un nettoyage à sec. Entre-temps, un mal de tête, une nausée sans cesse et finalement un vomissement interminable la tinrent dans une situation misérable.

Après s'être vomi dessus à de nombreuses reprises, elle s'épuisa, affaiblie, prisonnière d'un sommeil profond. Quand elle se réveilla des heures plus tard, elle vit le signal du répondeur et entendit le message de Jonas. Une voix du passé qu'elle n'avait pas entendue depuis belle lurette. Jonas malgré tout, retenait une place spéciale dans son cœur, non le brasier d'antan, mais des tisons que le temps éteignait au fur et à mesure. Un passé qu'elle avait du mal à enterrer retourna à la surface et elle, une jeune adulte à l'université et non l'adolescente naïve de jadis, devrait gérer cette situation habilement. Hier soir, elle alla au cinéma avec son chum, un Guyanais, gentil et courtois. Maintenant, ce bouleversement. Fallait-il lui répondre ? Le rencontrer ? Clôturer ce stade de sa vie ? Marguerite délibéra pendant une bonne heure de temps et un déclic se fit soudainement. Il fallait affronter la réalité plutôt que de la fuir pour régler une question en suspens.

Marguerite et Jonas souffraient chacun à sa façon d'une déception amoureuse. Elle se sentait dépitée de son mutisme et son serment de tenir haut le flambeau de leur dévotion mutuelle n'avait plus que des lambeaux comme reliquat. Le calvaire que connut Jonas à cause de sa liaison avec Marguerite demeurait une histoire confidentielle, connue de peu de personnes et il n'avait d'autre choix que de la terminer pour sa santé et sa sécurité. Marguerite était en vacances et était disponible tout le temps. Maintenant c'était l'occasion pour dire ces quatre vérités et pour établir la vérité.

Ces mains tremblant, Marguerite décrocha le récepteur et suivit les instructions de Jonas. Après trois sonneries, elle raccrocha pour recommencer. Les chenilles dormantes de sa poitrine se transformèrent en papillons égayés, battant une mesure en crescendo, tandis qu'un point d'interrogation anémique, certes, mais persistante, se creusait au cerveau pour chuchoter à

l'oreille : « Est-ce nécessaire ? » La voix chaude à l'autre bout du fil congédia cette question qui fut remplacée par une réponse nette et claire : oui !

—Allô Marguerite ? C'est bien toi ? Jonas posa cette question avec un émoi incontrôlable, car ce fut la première conversation téléphonique avec elle depuis leur hauteur de trois pommes.

—Jonas ? Comment vas-tu ? Elle s'efforça de rester calme, alors qu'elle voulait pleurer de joie, d'amertume, de confusion, de surprise et de dépit pour ces retrouvailles désirées et redoutées, pour la découverte que son cœur opérait de son propre gré, malgré les circonstances.

La voix flûtée de Marguerite désarma Jonas. Le timbre de cette voix raviva le cumul de contradictions que Jonas croyait bêchées profondément en terre, mais en réalité juchées à fleur de peau, éclatantes comme un volcan laissant un cratère de décisions à prendre, de cendres de malentendus à nettoyer par des explications tardives.

—Tu avais fait un silence pendant une éternité et maintenant tu donnes signe de vie ? Quel moustique t'a piqué alors et pourquoi changer d'idée tout d'un coup ?

Ces mots brûlèrent avec la chaleur à crever et la férocité d'une lave déferlante, ils blessèrent comme la lame bien aiguisée d'un rasoir, mais surtout, ils gênèrent par leur franchise sans filtre.

—La réponse est simple. Ton père a menacé le mien de peine de prison au Fort la mort à moins que je cesse de t'écrire immédiatement. Il savait très bien qu'on s'écrivait régulièrement et ceci le rendait ivre de haine.

Un silence lourd comme du plomb suivit cette déclaration. Jonas se dressa pour dire : « Ton père m'a traité de gueux aux pattes souillées de suie, de cafard de mauvais aloi. » Et pour finir, la gorge nouée : « En principe je ne suis pas censé te parler. Les propos grossiers de ton père et les regards noirs de ta tante envers moi me narguent à n'en plus finir ».

Si les questions de Marguerite étaient directes et pressantes, les réponses de Jonas étaient percutantes et comme un bistouri crevaient l'abcès qui empoisonnait leur liaison. Les paupières de Marguerite se gonflèrent immédiatement, remplies de larmes de colère contre un père-vipère. Les images de leur dernière rencontre remontèrent à la surface. Ce jour tragique qui chamboula sa vie entière et pour lequel elle gardait toujours en son cœur une rancune contre son papa revint à la surface. Sa tante avait découvert qu'elle cachait des billets de Jonas dans la couverture de livres dans la bibliothèque. Pris de colère, son père la gifla une fois de plus et il porta une plainte contre Jonas au père supérieur de l'école, un prêtre nouveau venu de la Bretagne qu'il ne connaissait pas et sur lequel il n'exerçait aucune influence. Jonas reçut une punition d'un mois : il ne pouvait quitter le campus de l'école sous aucun prétexte, sans une permission au préalable. Sans coup férir, Marguerite fut expulsée au Canada dans une pension pour les jeunes filles. D'un climat ensoleillé à un autre en panne de chaleur. Elle avait à peine 16 ans.

L'adaptation au nouvel environnement s'avérait difficile. Le milieu social, le climat, la cuisine se liguèrent contre elle pour la rendre misérable. Elle ne pouvait compter les nuits blanches passées à pleurer. Elle était devenue aussi maussade que jadis l'épure de sa face reluisait comme une bille toute neuve. Sa démarche avait perdu sa grâce, et tout paraissait blême. Contre cette atmosphère terne, les lettres de Jonas servaient d'antidote. Elle les lisait constamment et cela servait de thérapie. Lui en revanche, recevait les lettres de Marguerite à travers son ami. Elle lui envoyait une lettre et, dans l'enveloppe, elle mettait une lettre adressée à Jonas. Les échanges se faisaient avec la régularité de l'horloge. Soudainement, depuis une année, la correspondance cessa. Ce coup de massue fut plus brutal que l'exil. Elle avait frôlé la folie. Elle s'imaginait toute une série de scénarios en débutant par Jonas, qui aurait trouvé une autre jeune fille. Finalement, lasse de son isolement et de son cœur meurtri, en mal d'affection, elle avait répondu aux ouvertures d'un camarade de classe. La genèse de sa liaison avec un jeune Guyanais se résumait à cela.

—Jonas, mon père est aveugle. Il croit tant dans le système de caste qu'il est prêt à tout faire. Je le regrette et je comprends ta frustration qui ressemble à la mienne. En prononçant ces mots, les ressentiments contre Jonas s'effaçaient. Jonas, pour sa part en entendant cette voix plaintive, oublia les propos humiliants de son père.

—Avec les tuyaux que j'ai maintenant, il n'est plus en état de me nuire.... Il se fait tard et je dois rejoindre les gars en préparation du match qui se jouera dans deux heures de temps. Tu viendras ?

—Pas sûre...peut-être... je serai en retard si je viens.

Marguerite était confuse. Est-ce que Jonas l'aimait toujours ? Les sensations qu'elle éprouvait en lui parlant étaient si différentes de celles qu'elle avait en présence de son copain que sa boussole avait du mal à distinguer le nord du sud. Pourtant, son cœur ne pirouetta pas et ne prit pas du temps pour distinguer entre aimer et plaire. Son chum lui plaisait ; elle aimait Jonas et cette différence remettait tout en question. Pourquoi risquer de suivre le sillon de Jonas quand demain il pourrait, à tort ou à raison, changer de cap sans préavis. Dans le cas présent, elle avoua que Jonas n'avait pas le choix. La vie de son père contre une cessation de la liaison avec elle, une vraie illustration du dilemme de tomber de Charybde en Scylla. Le débat interne pour aller au match ou non ne dura pas longtemps. Il lui manquait pendant trop longtemps et elle n'avait jamais eu l'opportunité de passer un vrai tête-à-tête avec Jonas qu'elle ne passerait pas cette chance. Dans un sens ce serait l'expérience du baptême de feu. Elle devrait savoir sans l'intervention néfaste de son père, la disposition de cœur de Jonas serait-elle restée inamovible ?

Jonas aussi se trouvait dans son propre entracte. Il avait goûté à la volupté aux mains d'autres femmes et il était dans une situation avec plus d'options qu'auparavant. Il devait avouer que, jusqu'à présent, aucune autre femme n'a pu capter le timon de son cœur, comme Marguerite. Elle demeurait unique. Marguerite n'avait pas de concurrente. Le prix à payer pour cette liaison a été énorme. Il se demandait aussi si Marguerite avait suivi le parcours de Choucouné. Sans aucun doute, la locomotive dans sa poitrine dérapait toujours en trombe à la seule pensée de Marguerite. La chance de passer un moment intime avec elle était trop aguichante pour la rater.

L'idée de Marguerite présente parmi la foule au match incita Jonas à donner une performance des grands jours. La vue de Marguerite comme fan au match fut la cerise sur le gâteau. L'étreinte échangée après le match le grisa. En guise de suggestion pour casser la croûte, Marguerite répondit : « Allons manger des crêpes. » Jonas se sentit heureux, mais le bémol fut l'odeur d'alcool dans son haleine. En s'asseyant au bistrot, Marguerite commanda une bière. Jonas ne pouvait s'empêcher de commenter : « Je vois que tu consommes l'alcool. »